

L'IMAGINAIRE MYTHIQUE ET SYMBOLIQUE DES UTOPIES

Nous voudrions mettre en relief l'imaginaire mythique et symbolique que sous-tend le rêve utopique.

Notre réflexion se limite à quelques-unes des productions utopiques: *La cité du soleil* de Campanella¹, *L'utopie* de Thomas More², *La Basiliade*³ et *Le Code de la Nature*⁴ de Morelly et *L'abbaye de Thélème* de Rabelais⁵.

Comme la fiction littéraire, l'utopie –qui est tout d'abord une fiction littéraire avec des prétentions pour s'insérer dans le réel de l'histoire ou dans l'histoire du réel– se situe dans un temps et dans un espace «autres» qui n'ont presque rien à voir avec le réel.

Nous allons nous arrêter d'abord sur l'espace de l'utopie et plus concrètement sur l'espace de la cité idéale telle qu'elle est décrite dans les utopies⁶. Ensuite, parce que toute utopie est aussi une uchronie, nous aborderons le temps de l'utopie.

Utopie et espace

Le cité idéale des utopies est le rêve et le désir d'un monde «autre», différent. Ce rêve se nourrit d'une mythologie et d'un imaginaire symbolique très riches.

a. Le mythe de la cité idéale

Le mythe de la cité idéale et parfaite a toujours hanté l'imaginaire de l'humanité. La Bible parle d'un règne de fraternité, de justice (Is. 1,26 et ss), d'une cité parfaite et étrangère à ce monde et dont Jérusalem est la préfiguration. Ce royaume de Dieu devint un archétype de l'imaginaire juif. Les prophètes s'occupent de maintenir cette lueur d'espoir dans le peuple d'Israël⁷. Le christianisme se greffera là-dessus avec une dimension plus universelle⁸. Mais ne supportant pas la passivité et l'attentisme, le christianisme triomphant a essayé de préparer la cité céleste façonnant dès à présent la cité terrestre. Saint

1. Campanella, *La ciudad del Sol*. Ed. Aguilar, Madrid-Buenos Aires-México, 1963.

2. Thomas More, *L'utopie*. Editions Sociales. Paris, 1976.

3. Morelly, *Nauffrage des îles flottantes ou Basiliade*. Par une Société de Libraires. Messine, MDCCLIII.

4. Morelly, *Le Code de la Nature*. Editions Sociales. Paris 1970.

5. Rabelais, *Oeuvres Complètes*. Gallimard, 1955. Bibliothèque de la Pléiade. pp. 147-164.

6. Notre choix-échantillon des oeuvres à analyser a voulu réunir à côté des utopies classiques comme celles de More et Campanella –productions littéraires du politicien– artiste et du philosophe –artiste respectivement– celle de Morelly qui présente deux versants: *La Basiliade*, une utopie romancée, et une autre version systématique et sans parures littéraires, *Le Code de la Nature*. Et comme contrepoint celle de Rabelais, que ne semble être qu'une bouffonnerie, mais utopie quand même au même titre que les autres, car elle est aussi le rêve d'un monde à l'envers.

7. Cf. Is. 4, 4, et ss.: 11, 42 et ss.; 30, 19 et ss.; 54, 11 et ss.

8. Cf. Act. 9.

Augustin, dans son livre *De civitate Dei* essaie d'harmoniser dans ce monde la cité parfaite et idéale et la cité céleste; l'une n'est que l'ombre de l'autre –à la façon de Platon–. Ce compromis cherché par saint Augustin a postérieurement éclaté, car les mouvements millénaristes⁹ ont voulu hâter l'avènement de l'ordre nouveau et du royaume par la violence et le sang.

La cité idéale n'est pas non plus étrangère au monde païen. L'âge d'or, époque heureuse de l'humanité, situé au point du jour de l'histoire a été chanté par les poètes de l'antiquité: Homère dans le Chant VII de l'*Odysée* nous montre Ulysse dans les jardins d'Alkinoos où les arbres offrent des fruits toute l'année. L'idée d'une île des bienheureux où l'abondance et le bonheur ne connaissent ni le travail ni les combats est évoquée par Homère, Hésiode, Pindare. Virgile dans les *Géorgiques* place l'âge d'or dans l'avenir, étant donné que l'homme peut triompher des obstacles et modifier la nature et lui-même. Ovide dans les *Métamorphoses* fait une critique de la civilisation et surtout de la propriété. «Les utopistes, dira Rihs, ont peu ajouté aux plaintes amères exhalées par Ovide contre la propriété»¹⁰.

Mais il y a aussi les cités idéales que l'histoire, la légende et le mythe avaient entourées d'une auréole spéciale: la constitution de Minos adoptée dans l'île de Crète; les projets de Solon pour une fusion des classes entre les citoyens libres d'Athènes, et surtout la Sparte de Lycurgue. Minos, Lycurgue et Pythagore semblent avoir pris les idées d'association, de communauté et de législation dans les communautés mystiques païennes, qui remontent aux égyptiens. Une extraordinaire affabulation et une florissante légende ont toujours entouré le pythagorisme. Et dans ce monde païen, c'est Platon l'auteur de la première utopie écrite. Rihs dit que Platon est «l'aïeul de l'utopie».

L'histoire se nourrit d'histoire et les rêves d'anciens rêves. «Depuis les temps les plus reculés les hommes ont spéculé sur l'état misérable de notre espèce, imaginé une ère fortunée, réalisant leurs rêves de félicité commune»¹¹.

Nos utopistes sont des grands connaisseurs de l'histoire antique et de l'histoire sacrée. Ils connaissent les légendes du «bon sauvage», de «l'âge d'or», les cités idéales, les récits des voyageurs et des missionnaires qui ont visité les peuples d'Amérique. Ils ont admiré les premières communautés chrétiennes, les Réductions jésuitiques du Paraguay et le monaschisme –à l'exception de Morelly¹² et de Rabelais, car Thélème est une anti-abbaye–.

Ce parcours rapide sur les origines du rêve utopique, nous montre la récurrence constante d'archétypes, d'images, de symboles qui nous renvoient toujours à une même signification. Une réponse de l'humanité à une situation –le présente– vécue d'une manière négative, aliénante. Le socialisme dit scientifique ne se libère pas de ces archétypes, tout enveloppés qu'ils soient d'analyses historiques et économiques. Le communisme comme «fin de l'histoire» rejoint par ce fait le non plus-ultra des utopies.

9. Cf. E. Bloch, *Th. Münzer Théologien de la révolution*. Julliard, Paris, 1964.

10. Ch. Rihs, *Les philosophes utopistes. Le mythe de la cité idéale en France au XVIII^e s.* édit. Marcel Rivière et Cie. Paris 1970, p. 241.

11. Rihs, *op. cit.*, p. 243.

12. Cf. *Le code de la Nature*, p. 79. Morelly soutient que l'esprit monacal est entièrement opposé aux lois de la Nature.

Ernst Bloch, dans son *Principe Espérance*¹³ souligne cet ancrage de l'utopie dans l'inconscient archétypal: «La fonction utopique s'ouvre donc très souvent sur un double abîme: celui de la chute au sein même de celui de l'espérance. Ce qui ne peut signifier qu'une chose: que la voie de l'espérance est partiellement frayée dans la sphère archaïque. Ou plus exactement, dans ces archétypes qui suscitent toujours l'intérêt de l'homme et l'ébranlent, dans ceux qui ont survécu à l'âge de la conscience mythique en tant que catégories de l'imagination, et partant, renferment un excédent non mythique et non déchiffré»¹⁴.

b. L'imaginaire de la cité idéale

1. Un lieu qui n'est dans aucun lieu

L'ou-topos, le nulle part de l'utopie n'est qu'apparent, car l'ambiguïté voulue ou inconsciente des utopistes à cet égard comporte la possibilité de situer l'utopie n'importe où.

Le refus des utopistes à situer l'espace de l'utopie dans un ici ou un là de la géographie connue est dû à une conscience réfléchie du fait que la perfection d'une telle société est indépendante de sa localisation. Les héros de ces fictions imaginaires, comme les héros du roman, n'ont pas besoin de ce pilier de l'espace pour traduire leur vraisemblance. Comme les héros des mythologies, des contes et des légendes, les héros des utopies n'ont pas besoin de coordonnées spatiales pour dire leur vérité et leur signification.

A mi-chemin entre la politique et la philosophie d'une part, et la littérature, d'autre part, le genre utopique fait très souvent le pont entre les genres qui viennent d'être cités.

La littérature populaire se fait l'écho des «âges d'or», des «paradis perdus», des «îles fortunées», des «Arcadies», des «îles robinsonniennes», des «pays de Cocagne», des «Atlantides», des «Pérou», etc.

More avouait que son ouvrage n'était qu'une bagatelle littéraire échappée presque à l'insu de sa plume.

L'île d'utopie veut dire littéralement l'île de nulle part. Un lieu qui n'est dans aucun lieu, une réalité irréaliste, une entité sans identification, un ailleurs nostalgique.

La prestidigitation philologique présente dans les utopies répond à un dessein avoué d'annoncer l'ambiguïté du «nulle part» réel et du «partout» possible. Chez Rabelais, par exemple, le nom donné à l'abbaye: Thélème, étymologiquement veut dire: vouloir, désir. Et la construction d'un monde à l'envers, renverse les coordonnées du soi-disant monde «à l'endroit», c'est pourquoi Rabelais dit: «il ny fault jà bastir murailles au circuit, car toutes aultres abbayes sont fièrement murées. Voire (dist le moyne), et non sans cause: où mur y a davant et derrière, y a force murmur, envie et conspiration mutue»¹⁵.

La Basiliade de Morelly, dite aussi *Naufrage des îles flottantes*, poème héroïque traduit de l'indien par Mr. M., et qui est attribué au «célèbre Pilpai», est évidemment une utopie sous forme de roman allégorique. Or, en 1755, deux ans après la publication de ce

13. Paris, Gallimard, 1976.

14. *Op. cit.*, p. 193.

15. Rabelais, *op. cit.*, p. 148.

roman trop long, avec des descriptions très lourdes et touffues, et qui n'avait guère suscité d'intérêt dans le public, Morelly publie *Le Code de la Nature* qui présente en gros le contenu de *la Basiliade*, mais de façon méthodique et systématique. Il s'agit d'un traité de morale et sociopolitique en toute règle, sans les faiblesses du revêtement romanesque. Ces deux façons d'élaboration utopique chez un même auteur représentent, à notre avis, le passage entre le «romantisme» utopique, nettement littéraire et romancé et la nouvelle vague d'utopies qui apparaîtra au XIXe. siècle avec Cabet, Owen, Fourier, Saint-Simon etc... Les utopistes du XIXe. s. l'ont d'ailleurs ainsi perçu et se sentent redevables à Morelly. Mais l'utopie romancée et plus nettement littéraire ne va pourtant pas disparaître, loin de là, elle se porte bien: *Le meilleur des mondes* de Huxley, 1984 de Orwel etc. etc.

Il faut reconnaître avec Baczko, qu'il est très difficile de tracer la frontière, toujours très mouvante, de l'utopie¹⁶.

L'utopie, qui est avant tout un texte littéraire, est néanmoins plus qu'un texte littéraire. En tant que genre autonome, elle possède une plus-value, un surplus, un excédent surajouté: «Si l'utopiste ne cherche pas le même genre de crédibilité momentanée et esthétique, que le romancier, il cherche davantage» dit Ruyer¹⁷. C'est que l'utopie cherche à convaincre, nous pousse à comparer et nous entraîne à un examen critique de ce qui existe, et ce qui est plus important l'utopie a des prétentions sociales, en ce sens que l'univers imaginaire créé veut devenir réel.

Les frontières de l'utopie et du mythe ne sont pas, elles aussi, très nettes, car les utopies sont «curieusement concurrentes des anciens mythes, dont elles reprennent sur le plan de l'imagination, (...) le contenu et les aspirations: immortalité, toute puissance, création d'êtres vivants, divinisation de l'humanité...»¹⁸. Mythos et logos ont commencé intimement unis. Et la bataille entamée jadis contre les mythes par la philosophie et celle plus récente contre les utopies par le socialisme dit scientifique, nous montre que le seul refuge existant à l'heure actuelle pour les mythes est la littérature. Elle les héberge et les fait siens. La littérature prend le relais et les mythes ainsi que les utopies ensevelis par le monde moderne dans l'inconscient réapparaissent dans les romans, les films etc.

L'utopie, donc, comme la fiction littéraire, accommode et agence l'espace aux désirs.

2. Il y a pourtant une localisation voilée dans les utopies

Que l'utopie de More soit une île, que la capitale Amarote soit traversée par un fleuve, que l'île d'Utopie soit configurée par cinquante-quatre villes (cinquante-trois comtés de l'Angleterre plus Londres)... a fait penser aux commentateurs qu'il s'agissait de l'Angleterre..

Que la *Basiliade* de Morelly fasse allusion à l'Empire Inca nous fait penser qu'elle est localisée en Amérique, dans le Nouveau Monde, le seul capable d'accueillir les nouveaux rêves. Il en est ainsi dans *La cité du soleil* de Campanella.

Morelly dans la *Basiliade* fait en même temps le portrait du peuple de Zeinzemin et celui de la France de son époque.

16. Baczko, *Lumières de l'utopie*. Paris, Payot, 1978, pp. 29-30.

17. R. Ruyer, *L'utopie et les utopies*. Paris, PUF, 1950, p. 3.

18. Ruyer, *op. cit.*, p. 5.

L'abbaye de Thélème se trouve à côté de «la rivière de Loyre, à deux lieues de la grande forest du Port Huault», c'est à dire «dans les belles prairies entourées par la Loire, le vieux Cher et Indre, à deux lieues de la forêt de Port-Huault (ou de Chinon)¹⁹, elle est donc située en France.

Tout rêve éveillé a besoin d'un substrat réel. Même si les mécanismes de condensation, dédoublement, dramatisation propres au rêve nocturne s'y trouvent aussi. L'utopiste, comme l'écrivain, joue avec l'ambiguïté.

3. Etre chez soi

L'utopie comporte une conception de l'espace beaucoup plus profonde et qui dépasse l'anecdote de la localisation voilée.

Le véritable espace, pour les utopistes, consiste à faire du lieu où l'on vit un lieu habitable, un lieu pour se reconstruire soi-même et les autres, un lieu de fraternité et de sociabilité où l'ambition, l'avarice, l'inégalité, la scélératesse... et tant de maux si souvent cités par les utopistes n'existent plus. Partant d'une société où l'on doit lutter pour survivre, où l'homme se sent dépossédé, étranger... l'utopiste prétend instaurer un espace social qui loge les citoyens et où ceux-ci se sentent chez eux et à l'aise. Voilà le véritable espace de l'utopie. Mais, néanmoins, il s'agit d'un espace qu'il faut aménager:

4. L'espace de la cité

La ville comme espace social de la fraternité.

«L'utopie est essentiellement urbaine –dit Ruyer– parce que la ville manifeste le règne de l'homme»²⁰. Mais en même temps la ville utopique loin de couper les liens avec la campagne, les renforce. L'homme nouveau de l'utopie veut vivre en contact avec la nature, et en harmonie avec elle (mythe ville-campagne).

La cité est la structure sociale de base des utopies, qu'il s'agisse d'une seule cité où d'un ensemble de cités.

Chez Campanella, une seule cité, la cité du Soleil²¹. Chez More, «l'île d'Utopie contient cinquante-quatre villes spacieuses et magnifiques (...) bâties sur le même plan, et possèdent les mêmes établissements, les mêmes édifices publics, modifiés suivant les exigences des localités»²² et celui «qui connaît cette ville (Amaurote) les connaît toutes»²³.

Chez Morelly, dans la *Basiliade*, l'utopie a lieu dans le royaume de Zeinzemin, divisé en provinces etc., or, ce royaume ressemble à une grande ville: «En effet, qui ne seroit épris des vertus d'un Prince qui fait de son Empire une grande Ville plus régulière que celle dont l'Euphrate arrose les murs? Qu'êtes-vous, orgueilleuse Babylone, comparée à cette immense Cité, où le bel ordre des édifices égale celui des vases dans lesquels l'industrielle Abeille dépose son miel? Que sont vos murs, vos terrasses, vos jardins suspendus près des ornements d'une Ville, dont chaque quartier est une province abondan-

19. *Op. cit.*, p. 148, note 1.

20. *Op. cit.*, p. 43.

21. *Op. cit.*, p. 32.

22. *Op. cit.*, pp. 116-117.

23. *Ibid.*, p. 119.

te...»²⁴. Et dans le *Code de la Nature* l'organisation de la nation est faite «par familles, par tribus et par cités»²⁵.

Chez Rabelais, Thélème est une petite communauté, c'est-à-dire une ville en miniature.

L'imaginaire de la cité est fondé sur:

A. L'obsession de l'ordre, la régularité, la géométrie, la symétrie

Dans l'espace de la cité tout a sa place, sa position et sa disposition. Les choses et les personnes. C'est l'horreur du vide. Les choses sont arrangées géométriquement, régulièrement et symétriquement, un «bel ordre» dit Morelly²⁶. Rien n'est laissé à l'improvisation». Tout y est organisé: On peut même dire que l'utopie consiste à traiter les problèmes psychologiques et sociaux comme des problèmes d'architecture et d'urbanisme. Elle semble considérer les hommes vivants comme des simples accessoires des pierres qu'ils habitent»²⁷ dit Ruyer.

Même l'abbaye de Thélème, qui prétend être une anti-utopie, ne pourra pas ne pas se soumettre à la distribution géométrique dans les plus petits détails: «le bastiment feut en figures exagones, en telle façon que à chascun angle estoit bastie une grosse tour ronde à la capacité de soixante pas en diamètre...»²⁸.

L'espace aménagé des utopies est en rapport avec les figures de la géométrie –science de l'espace–. Chez Campanella, le cercle: «La ciudad está dividida en 7 círculos enormes»²⁹; «el templo es perfectamente circular»³⁰; «en el altar no hay más que una esfera celeste de regular tamaño»³¹. Le cercle et le centre, ainsi que le soleil qui les inspire seraient des images qui symbolisent l'espace circonscrit et maîtrisé³² et en même temps la totalité temporelle et le recommencement: «emblèmes du devenir cyclique, résumé qui permet la maîtrise du temps» affirme G. Durand³³. L'utopie, donc, est édiflée encore une fois sur les soubassements du mythe.

Mais le cercle fermé symbolise aussi la quête de l'intimité, le refuge naturel, le ventre féminin: «L'espace circulaire est plutôt celui du jardin, du fruit, de l'oeuf ou du ventre, et déplace l'accent symbolique sur les voluptés secrètes de l'intimité»³⁴.

Pour sa part le centre serait l'ubication absolue du sacré.

En définitive *La cité du Soleil* n'est que l'organisation d'un paradis terrestre, car l'homme ne se résigne pas entièrement à la perte de son paradis.

De l'intérieur du cercle on peut très bien ignorer le monde extérieur et devenir foncièrement optimiste. En réalité les utopistes ne sont que des optimistes impénitents. La circularité, le pouvoir significatif du rond nous permet de vivre «une rondeur pleine», au

24. *Basiliade*. p. 109.

25. *Code de la Nature*. p. 128.

26. *Code de la Nature*. p. 128.

27. *Op. cit.*, p. 43.

28. *Op. cit.*, p. 150.

29. *Op. cit.*, p. 32.

30. *Ibid.*, p. 34.

31. *Ibid.*, p. 35.

32. Le langage quotidien parle de «cercle de famille», «cercle d'amis», cercle d'admirateurs», etc.

33. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris, Bordas 1969, p. 372.

34. *Ibid.*, p. 284.

dire de Bachelard³⁵. Et G. Durand: «l'espace courbe, fermé et régulier serait donc par excellence signe de douceur, de paix, de sérénité»³⁶.

Chez More et chez Morelly, le carré, «Amaurote se déroule en pente douce sur le versant d'une colline. Sa forme est presque un carré»³⁷. Et chez Morelly on lit: «Autour d'une grande place de figure régulière, seront érigés, d'une structure uniforme et agréable, les magasins publics de toutes provisions, et les salles d'assemblées publiques»³⁸. Et il est répété jusqu'à l'obsession: «structure uniforme et régulière», «régulièrement rangés», «régulièrement divisés», «uniformes», «sans en troubler la régularité»³⁹ etc. Or, «Le figures fermées carrées ou rectangulaires, nous dit Gilbert Durand, font porter l'accent symbolique sur les thèmes de la défense, de l'intégrité intérieure. L'enceinte carrée est celle de la ville, c'est la forteresse, la citadelle»⁴⁰.

Les figures du carré et du rectangle renforcent l'idée de séparation, accentuée à son tour par l'image de l'insularité. C'est qu'en définitive l'utopie est un microcosmos contre.... Et, en général, les murailles et les remparts se trouvent dans la plupart des villes utopiques pour les défendre et les protéger.

Chez Rabelais, l'hexagone⁴¹. Plus pittoresque et baroque, il imagine la figure de l'hexagone pour l'abbaye «sui generis» qu'il façonne. Cet ancien professeur d'anatomie prétend peut-être combiner la figure circulaire et la figure angulaire –car le côté de l'hexagone régulier inscrit dans un cercle est égal au rayon de ce cercle–. L'image innovatrice de Rabelais pourrait très bien être une combinaison des deux autres. Mais elle pourrait être aussi bien sa caricature, de la même façon que son abbaye est la caricature des autres abbayes.

Mais la géométrie –en utopie– est flanquée d'arithmétique:

Tout d'abord il est à remarquer que chaque utopiste a une spéciale prédilection pour certains numéros. Campanella pour le sept⁴². Morelly pour le dix: «Le nombre dix et ses multiples seront les termes de toute division civile de choses ou de personnes»⁴³. More manifeste une préférence pour les multiples de deux⁴⁴. Les numéros et leur combinatoire semblent avoir une grande importance chez les utopistes. Le sept est un chiffre solaire et qui s'inspire du système planétaire. Le système décimal est le système rationnel par excellence. En utopie tout est chiffré, et peut-être la signification ultime –au delà des symboles concrets– réside dans la recherche de l'harmonie –système planétaire, système décimal– en face du chaos. Car tout ce qui est chiffré, peut très bien être déchiffré, c'est-à-dire compris. Autrement dit l'homme peut encore devenir «la mesure de toute chose». L'univers, parce qu'il acquiert des dimensions contrôlées, est à nouveau à la portée de l'homme.

35. Cf. *Poétique de l'espace*.

36. *Op. cit.*, p. 284.

37. More. p. 119.

38. *Code de la Nature*, pp. 132-133.

39. *Ibid.*, pp. 132-133.

40. *Op. cit.*, p. 283.

41. *Op. cit.*, p. 150.

42. *Op. cit.*, p. 32.

43. *Code*, p. 129.

44. Cf. pp. 115, 116, 122, 130.

Puisque tout doit être à sa place –choses et personnes– tout y est répertorié. Et la taxinomie est matière obligatoire en Utopie. Chacun fait son métier, chacun connaît ses devoirs et ses obligations. La bureaucratie et la planification envahissent les domaines les plus insoupçonnés: mariages et rapports sexuels, repas et menus, fêtes et divertissements, on arrive même à décider des vêtements⁴⁵. Bref, instincts et institutions sont réglés. L'homme est affranchi du poids de sa liberté. Et l'utopie n'est ainsi que le rêve rassurant de tous les conflits résolus.

En même temps les rêves utopiques manifestent très souvent une certaine psychopathologie, qui peut aller de l'imagination fantaisiste d'évasion –fuite devant la réalité–, en passant par une banale et médiocre poétisation des vieux rêves mythologiques, jusqu'à l'expression nette de symptômes d'un esprit dépressif et obsédé –manifesté dans la prolifération de détails–; de symptômes d'insécurité –préoccupations architectoniques–; de symptômes d'angoisse devant la propre impulsivité –symétrie–; de symptômes de repli, de fuite, de regressus ad uterum, –île, peur de la contamination extérieure, murailles, cercles, carrés–; de symptômes de tendance à la schizophrénie –symétrie, constructions géométriques–; etc.⁴⁶.

B. Le dedans et le dehors

L'imaginaire de la cité semble fondé sur l'antinomie du dedans et du dehors. Ile, cité, ou nation, l'espace des utopies connaît toujours des frontières qui séparent le monde de l'utopie –espace clos, fermé, protégé, refuge– du monde extérieur. L'utopie se coupe du monde extérieur pour empêcher la circulation des hommes et des idées. L'utopie est par définition fort manichéenne, le bien est d'un côté, le mal de l'autre. Et entre le bien et le mal une barrière si possible, franchement dissuasive.

L'enceinte caractérise la délimitation entre ces deux univers, entre le cosmos organisé et le chaos extérieur. «Une ceinture de murailles hautes et larges enferme la ville, et, à des distances très rapprochées s'élèvent des tours et des forts. Le remparts, sur trois côtés, sont entourés de fossés toujours à sec, mais larges et profonds, embarrassés de haies et de buissons. Le quatrième côté a pour fossé le fleuve lui-même»⁴⁷. Et en plus cela se passe dans une île: «l'île d'Utopie»⁴⁸.

Pour sa part Campanella organise la ville en sept cercles et «cada uno de estos círculos se halla aparejado en forma tal, que si uno de ellos fuese tomado por asalto, el siguiente exigirá un redoblamiento de esfuerzos y así sucesivamente, de modo que, para ocupar totalmente la ciudad, se precisarían siete asedios consecutivos, de creciente intensidad. Aunque, en mi entender, es punto menos que imposible ocupar ni siquiera el primero de estos círculos, pues los baluartes, parapetos, torreones, trincheras y puestos de artillería que lo guarnecen resultan prácticamente inexpugnables»⁴⁹.

45. Cf. par exemple, Campanella, p. 53.

46. Cf. Ruyer, *op. cit.*, pp. 41-43. Cf. aussi Georges Duveau. «Psychologie de l'utopie» in *Sociologie de l'utopie*. Paris, PUF 1961. pp 73-107.

47. More, *op. cit.*, p. 121.

48. *Ibid.*, p. 115.

49. *Op. cit.*, p. 33.

Morelly, dans le *Code de la Nature*, nous décrit les successives enceintes qui entourent la «grande place de figure régulière»⁵⁰.

Rabelais maintient, bien qu'inversée, cette antinomie du dedans et du dehors. C'est ainsi que «l'inscription mise sus la grande porte de Thélème» dit:

«Cy n'entrez pas, hypocrites, bigotz,
Vieux matagotz, marmiteux, borsoufléz»
Etc.

Pour ajouter un peu plus loin:

«Cy entrez, vous, et bien soyez venuz
Et parvenu, tous nobles chevaliers»
Etc.⁵¹.

Et dans l'abbaye de Thélème-désir, il y a aussi une place pour la force de dissuasion: «Entre les tierces tours estoient les butes pour l'arquebuce, l'arc et l'arbaleste»⁵².

Cet isolement géographique et stratégique est marqué soit par l'emplacement de l'utopie dans une île⁵³, soit par l'emplacement dans des contrées très lointaines du monde connu, c'est le cas de Morelly dans la *Basiliade*: «Au sein d'une vaste Mer, miroir de cette profonde Sagesse, qui ambrasse et régit l'Univers; au sein, dis-je, d'une vaste Plage, toujours calme, exempte de funestes écueils, est un Continent riche et fertile»⁵⁴.

L'isolement géographique va de pair avec l'isolement culturel, économique.....constamment renforcés par une propagande interne⁵⁵, par une structure étatique et bureaucratique qui se perpétue⁵⁶, et très souvent par une répression pénale⁵⁷. Or, tout cela contraste avec la confiance inébranlable des utopistes dans la bonté naturelle de l'homme.

Ce repli et cet isolement de l'utopie contrastent aussi avec le militantisme propagandiste des utopistes pour faire connaître la «véritable solution» qu'ils ont découverte. En réalité, l'utopie semble sectaire, manichéenne et faite pour des initiés.

L'homme est un grand malade de la liberté. Et ces cités idéales signifient la quête d'un refuge, une espèce de retour à la quiétude du sein maternel. L'harmonie, l'ordre, la hiérarchie, la sécurité sont des valeurs assurées par des règles très rigides. Dans les cités non régies par l'utopie régissent la débauche, le désordre, l'insécurité, le hasard; elles sont les lieux privilégiés de l'anomie. Alors que dans les rêves du meilleur des mondes tout est réglé. Là, l'homme se débarrasse de la gênante tâche de remplir sa vie avec des options continues, ce qui comporte une forte dose d'angoisse. En plus, dans la cité idéale l'individu se dilue dans la communauté. Les choix sont faits par des instances anonymes. Du point de vue matériel l'homme pourra y échapper aux impératifs capricieux de la for-

50. pp. 132-133.

51. *Op. cit.*, pp. 151, 152, 153, et 154.

52. *Ibid.*, p. 155.

53. More, *op. cit.*, p. 115. Campanella, *op. cit.*, p. 41.

54. *Op. cit.*, p. 4.

55. Cf. *Code*, pp. 146 et ss.

56. Cf. *Code*, pp. 136 et ss.

57. Cf. *Code*, pp. 152 et ss.

tune, il y trouvera un travail et des moyens de subsistance –les utopies sont toujours des cornes d’abondance–. Bref, la cité est le garant de la sécurité.

Ile, cité, ou manoir (des thélémites) symbolisent un monde en miniature, un microcosmos qui rentre à nouveau dans l’ordre, qui fait son retour aux origines d’innocence, de pureté, de bien-être, et qui préfigure en abyme le devenir du macrocosmos, appelé lui-même aussi à devenir utopique. «C’est le lieu même que nous habitons, que le désir veut aménager pour une autre vie sans pourtant le fuir», dit Mikel Dufrenne⁵⁸.

C. L’utopie, espace de réconciliation de l’homme et de la nature

L’utopie a toujours voulu être une réponse au problème du bonheur, cette «tentation perpétuelle de l’homme», comme dit E. Bloch. Et si le sage de l’Antiquité croyait trouver le bonheur dans la sagesse ou la vertu, le sage utopiste croit trouver le bonheur dans une société juste, égalitaire, communiste. Il faut remarquer ce déplacement de l’axe du bonheur: du bonheur individuel on passe au bonheur collectif⁵⁹. Ce passage est très important dans l’histoire de la pensée et dans l’histoire du socialisme.

Morelly s’exprimait ainsi: «L’homme veut toujours et invinciblement être heureux; son impuissance l’avertit sans cesse qu’il ne le peut être sans communication de secours: il est aussi informé qu’il est une infinité d’êtres possédés du même désir que lui; il est à chaque instant convaincu que son bonheur dépend de celui des autres»⁶⁰.

Or ce bonheur semble être indissociable d’une réconciliation entre l’homme et la nature. Et si l’île –microcosmos, résumé de la nature, l’eau et la terre ensemble, idéal de totalité– peut déjà symboliser l’idée de perfection au sein de la nature, cette perfection va de pair avec une nostalgie de la vie à la campagne, de la vie en contact avec la nature.

Il y a toujours une préoccupation de la part des utopistes pour l’agriculture, et dans la plupart des productions utopiques, malgré la planification du travail en métiers, il n’existe pas une division nette et tranchante, car le travail agricole devient obligatoire: «Tout citoyen, sans exception, –dit Morelly– depuis l’âge de vingt ans, jusqu’à vingt-cinq ans, sera obligé d’exercer l’agriculture, à moins que quelque infirmité ne l’en dispense»⁶¹. Chez Campanella: «todo lo referido al arte militar, la agricultura y la ganadería es atendido en común, por lo que todo el mundo está obligado a dominar esas tres actividades, que son tenidas por las más nobles entre todas las que hay»⁶².

L’abbaye de Thélème –qui semble être la demeure de la «dolce vita» et du «dolce far niente»– dont la règle «n’estoit que ceste clause: *FAY CE QUE VOULDRAS*»⁶³ considère la vie et la diversion à la campagne comme l’un des plaisirs les plus recherchés par les habitants de Thélème: «Si quelqu’un ou quelcune disoit: «Beuvons», tous beuvoient; si disoit: «Jouons», tous jouoient; si disoit: «Allons à l’esbat ès champs», tous y alloient»⁶⁴.

58. *Art et politique*. Paris, Union Générale d’Editions, 1974, p. 174.

59. *La République* de Platon recherchait ainsi le bonheur et la vertu collectives. Sa philosophie morale rejoignait, donc, déjà la dimension collective de la philosophie politique.

60. *Code*, p. 110.

61. *Ibid.*, pp. 131-132.

62. *Op. cit.*, p. 76.

63. *Op. cit.*, p. 159.

64. *Op. cit.*, p. 160.

Les rapports de l'homme et de la nature sont sauvegardés dans la cité idéale.

Le respect pour la vie des animaux en est encore une preuve. L'utopie de More interdit la chasse: «Nos insulaires défendent la chasse aux hommes libres, comme un exercice indigne d'eux; ils ne la permettent qu'aux bouchers, qui sont tous esclaves»⁶⁵. Et dans la *Basiliade* de Morelly on trouve ce texte significatif: «Le boeuf en échange des secours qu'il prêtait au laboureur en recevait un ample salaire et semblait partager avec son maître les fruits de son travail: libre après ses services, il n'avait pas à craindre que par la plus noire ingratitude, un barbare couteau versât son sang pour remercier la Divinité d'une récolte abondante: non, ces peuples ne s'étaient jamais imaginé que l'on pût honorer l'Auteur de la vie par la destruction cruelle d'un être vivant»⁶⁶.

Ce cadre idyllique est le symbole de la réconciliation de l'homme avec la nature,

D. Les exclus de l'espace de l'utopie

Dans l'espace de l'utopie, comme dans le marché aux puces, on raconte un peu tout. *La République* de Platon est articulée autour d'une tripartition de groupes et de fonctions: Artisans, guerriers et philosophes. Chez Morelly on retrouve une liste inépuisable de responsables publiques: le chef de la nation, les sénateurs, les chefs des cités, les chefs des tribus, les chefs d'ateliers, les maîtres artisans, etc. etc. Il en est ainsi chez More et chez Campanella. Dans *La cité du Soleil* il y a même «un funcionario encargado de velar por cada una de las virtudes»⁶⁷. Chez Rabelais tout est régi par l'anarchie du désir; et la vie des thélémites «estoit employée non par loix, statuz on regles, mais selon leur vouloir et franc arbitre»⁶⁸. Mais les corps de métiers ne sont pas absents de ladite abbaye: «Autour du boys de Thélème estoit un grand corps de maison (...) en laquelle demouroient les orfèvres, lapidaires, tailleurs, tireurs d'or, veloutiers, tapissiers et aultelissiers, et là oeuvroient chacun de son mestier»⁶⁹.

Mais l'espace trop-plein de l'utopie est interdit à certaines professions. Le persécution entamée par Platon à l'égard des poètes semble aboir fait tache d'huile tout au long de l'histoire de l'utopie. Ainsi dans l'Utopie de More ce sont les avocats qui en sont exclus: «Il n'y a pas d'avocats en Utopie; de là sont exclus ces plaideurs de profession, qui s'évertuent à tordre la loi, et à enlever une affaire avec le plus d'adresse»⁷⁰. Et un peu plus loin il est dit très ironiquement: «Au reste, tout le monde en Utopie est *docteur en droit*»⁷¹. Morelly dans la *Basiliade* interdit le commerce. Les commerçants sont aussi interdits dans *La cité du Soleil*⁷². Finalement chez Rabelais, la liste des exclus est interminable et elle est inscrite sur la grande porte de Thélème.

Le nouveau monde de l'utopie est un monde à l'envers –un monde renversé et réservé aux initiés–; les coupables (en général, en rapport avec le nouveau mythe du péché originel: la propriété privée –avocats, commerçants etc–) sont chassés du paradis. Face

65. *Op. cit.*, p. 151.

66. *Op. cit.*, p. 9.

67. *Op. cit.*, p. 44.

68. *Op. cit.*, p. 159.

69. *Op. cit.*, p. 159.

70. *Op. cit.*, p. 167.

71. Souligné dans le texte.

72. *Op. cit.*, p. 77.

aux élus, les exclus. Face au bien, le mal et les méchants. Élimination de tout ce qui peut mettre en danger le renversement opéré. L'île produit des ex-ilés, le cercle des en-cerclés et très probablement des cordes, les murs des emmurés et le carré est très pratique pour des quadrillages policiers.

Utopie et temps

«Arrête-toi, tu es si beau!
Faust de Goethe.

Cette expression de Faust devant l'instant conçu comme la plénitude totale, la perfection, le bonheur est la première réflexion que nous suggère l'intemporalité de l'utopie.

Toute utopie est une uchronie

Pour commencer, les utopies semblent évoquer le présent intemporel des contes: «il était une fois...».

«Au sein d'une vaste mer (...) est un continent riche et fertile», c'est ainsi que démarre la *Bisiliade*.

Notre conception du temps est plutôt grecque: *chronos* signifie la durée du temps. Pour les grecs le temps est toujours en fonction du mouvement (des astres, des choses...); en fonction du «passage» des événements, de l'instabilité des situations sociales, économiques, politiques. La temporalité est comprise comme fugacité, comme l'éphémère des choses.

Or, lorsque nous pénétrons dans l'univers utopique, nous nous trouvons en présence d'un état de choses dans lequel il n'y a plus de place pour ce passage capricieux de *chronos* dévorant les institutions, les acquis, il n'y a plus de coups aveugles de la fortune: «C'est le règne, le triomphe de la vérité, toujours une, constante» (*Basiliade*), «La nature est une, constante, invariable...»⁷³. «Il n'entre point de hasard dans son plan, point de vicissitudes monstrueuses dans son cours»⁷⁴. «Tout est composé, tout est pesé, tout est prévu dans le merveilleux automate de la société, ses engrainures, ses contrepoids, ses ressorts, ses effets...»⁷⁵.

Une société régie selon de telles prémisses peut se payer le luxe de se passer du temps, de le laisser de côté, car il est le témoin de l'imperfection, il est le «chroniqueur» des sursauts, des vicissitudes. Le temps est le réveil du bonheur.

Le temps et la durée des utopies sont néanmoins présents dans les événements de la vie individuelle: naissance, jeunesse ...mort. Il y a quand même un escamotage de la mort chez les utopistes. Dans l'abbaye de Thélème la souffrance, la douleur ou la mort ne sont pas évoquées –c'est la logique du désir–. Dans la cité idéale de Morelly, le cimetière est environné de murailles, on y renferme à perpétuité les «citoyens qui auront mérité de mourir vilement, c'est-à-dire d'être pour toujours séparés de la société»⁷⁶. Mais on ne dit rien de la mort quotidienne. Campanella énumère toutes les maladies qui n'existent

73. Code, p. 56.

74. *Ibid.*, p. 85.

75. *Ibid.*, p. 45.

76. Code, p. 134.

plus dans *La cité du Soleil*⁷⁷. «También saben un procedimiento secreto y habilísimo para renovar la vida cada siete años, sin sufrimiento alguno»⁷⁸.

Mais en vérité le temps et la durée n'ont aucune emprise sur la société elle-même. On imagine Chronos maraudant comme un loup, mais inutilement, autour du septième cercle de *la cité du soleil*.

Les utopies n'ont pas de passé, elles ne connaissent pas l'histoire. Ellos son là, douées d'une existence abstraite, échappant ainsi à la contingence. Les récits utopiques décrivent un présent, sans passé, et leur avenir sera une répétition du présent égal à lui-même. Chronos et ses effets dévastateurs sont chassés de la cité idéale. Chronos et ses sicaires son tenus en laisse hors de la cité. Chez Rabelais on retrouve cette hantise du temps: «Et parce que ès religions de ce monde, tout est compassé, limité et réglé par heures, feut décrété que la ne seroit horloge ny quadrant aucun (...) car –disoit Gargantua– la plus vraye perte du temps qu'il scuest estoit de compter les heures»⁷⁹.

Neutralisation, donc, du temps et de ses contraintes. La contradiction, l'évolution et l'involution, le hasard.....éléments sur lesquels se déploie l'histoire auront ainsi disparu. Voilà le monde de l'utopie tout fait qui fonctionne sans avoir été réalisé.

Le pourquoi de ce présent immobile des utopies

Cet escamotage de la temporalité, ce procès silencieux fait au temps et à la négativité qu'il comporte repose sur les désirs d'éternité, de perfection et de bonheur de l'être humain. L'utopie n'est, en définitive, que le rêve d'assouvissement de ces désirs. «Et pourtant il est faux de croire que l'instant est condamné à être toujours fugace, il ne faut pas qu'il le soit. Pas plus que le rêve ne doit se prolonger indéfiniment, entravant ainsi, voire fuyant le plaisir réel. Car finalement l'utopie ne signifie rien s'il ne renvoie pas à l'instant et s'il ne recherche pas la plénitude de son présent, comme présent authentique et ne résultant donc plus de la juxtaposition d'instants...» dit E. Bloch⁸⁰.

La conception du temps dans les utopies peut se résumer ainsi: une intemporalité au niveau de la société, à l'intérieur de laquelle coule une temporalité, celle des individus. Il serait impensable que cela se passe autrement –on se retrouverait dans les domaines de la science-fiction–. Mais l'utopie arrive à boucler la boucle, car les désirs individuels sont transférés et dissous dans les acquis sociaux. Les utopies font sortir l'homme –fatigué des avatars de l'histoire– du temps. C'est pourquoi l'utopie, comme l'imagination et le rêve, transgresse les lois de la temporalité.

Un présent sans histoire. Un avenir sans sursauts

L'univers utopique apparaît par un coup de baguette magique, comme une création ex nihilo. Le monde nouveau surgit grâce à la seule volonté de l'auteur et rien n'est dit des vieilles structures, du vieil ordre, et surtout comment on a pu s'en débarrasser.

«Il est de la nature de l'utopie de s'impatienter devant la lenteur de la réalisation de l'idéal et de chercher un court-circuit. L'utopie fait un court-circuit, plutôt parce qu'il est

77. *Op. cit.*, pp. 83-84.

78. *Op. cit.*, p. 86.

79. *Op. cit.*, p. 148.

80. *Le Principe Espérance*, p. 376.

de l'essence de toute pensée d'être de l'action en court-circuit, et parce que l'utopie est avant tout un exercice de pensée théorique» dit Ruyer⁸¹.

En même temps le présent des utopies renferme en lui –même tout l'avenir possible. L'histoire tourne en rond. La société se reproduit d'une manière toujours identique à elle-même. «Vous aurez fixé pour toujours le sort heureux d'une nation» s'exclame Morelly⁸²

En instaurant la sclérose du bonheur obligatoire et préétabli, nos utopistes s'attaquent à la source même qui les avait poussés à imaginer le meilleur des mondes. Ils tuent ainsi inexorablement la poule aux oeufs d'or. Ils commentent un crime contre l'imagination et le désir, un crime de lèse-liberté.

Le mythe du retour aux origines

Les utopies instaurent le point zéro à partir duquel tout pourra recommencer autrement et à nouveau.

La célèbre phrase de Gide dans *Les Nourrites terrestres*: «Je renaquis avec un être neuf, sous un ciel neuf et au milieu des choses complètement renouvelées»⁸³ pourrait très bien être appliquée aux citoyens des cités utopiques.

La solution apportée par l'utopie au désir de «renovatio» est démiurgique, créatrice, fondatrice et thérapeutique. L'utopiste se croit l'homme providentiel que apporte l'unique et définitive solution.

L'homme a toujours peur qu'on puisse gâcher le bonheur trouvé; et les utopistes, détenteurs de la clé du bonheur ne font que manifester cet élémentaire réflexe. Une fois la perfection atteinte, il n'y a plus de place pour de possibles Novum.

Etant donné que dans l'utopie tout est définitivement bien, beau et parfait, le temps devient circulaire. Tout s'y répète inlassablement, il ne faut que suivre l'ornière. Le retour des cycles de la nature sont là comme les seuls témoins et comme les seuls miroirs. Le corps social apprivoise et règle la vie des individus par l'intermédiaire de rouages qui fonctionnent avec la précision et la prévision d'un mécanisme d'horlogerie.

Le désir d'un avenir meilleur et le dégoût du présent sont néanmoins les parents du rêve utopique.

L'éternel présent, le temps «intemporel» des constructions utopiques n'est que le rêve d'un bonheur désiré éternel et immuable. En même temps c'est la réaction contre un présent injuste, dégoûtant et sans promesses. Les utopies sont des uchronies, et si elles entament un procès contre le temps, c'est pour se venger du présente hostile et malheureux. Et dans ce sens l'utopie est infantile. Les utopistes, comme les enfants, refusent ce qui est gênant, ce qui dérange la satisfaction de leurs lésirs et la beauté de leurs rêves. Ignorer le temps, l'histoire et ses conditionnements est une façon comme une autre de les refuser.

L'artifice littéraire du genre utopique, en ignorant le temps, répond au besoin de l'être humain d'escamoter le provisoire et l'éphémère. Le temps devient superflu si le présent utopique est suffisant et en plus il comble.

81. *Op. cit.*, pp. 58-59.

82. *Code*, p. 88.

83. *Op. cit.*, p. 28.

Sous n'importe quelle utopie l'on retrouve un vieil archétype: un paradis perdu en arrière, une terre promise en avant. Cette image se répète non seulement dans les religions et dans les mythologies, mais aussi dans la littérature et dans les utopies comme une résurgence laïque du même phénomène. Réponse, donc, de l'inconscient collectif de l'humanité à une situation toujours vécue d'une manière négative et frustrante.

Cet archétype et celui d'éternel retour, de la «renovatio» initiatique, constituent une manière de faire coïncider l'histoire de la nature, l'histoire de l'homme et l'histoire sacrée.

L'utopie et l'uchronie sont les domaines privilégiés du mythe.

Ainsi le mythe du travail est actualisé par les utopistes –les marxistes feront de même–. Le travail est considéré comme une jouissance, et voici le mythe reconverti. Le mythe qui apparaît déjà dans le récit biblique théoriquement expliqué, apparaît dans les utopies pratiquement résolu.

Dans les utopies on voit les gens travaillant dans la joie, sans peine et sans fatigue, comme un plaisir⁸⁴. Par opposition à une société où les uns travaillent pour que les autres jouissent⁸⁵, en utopie tout le monde travaille. Travail et jeu, fatigue et jouissance sont des antinomies reconciliées dans les sociétés utopiques.

L'utopie est un bouillon de culture pour les mythes:

Le mythe du péché originel, est aussi réactualisé et évidemment laïcisé. Selon le mythe religieux, le péché originel, qui est une désobéissance à la divinité, se trouverait à l'origine de tous les maux. Or, chez les utopistes le péché originel est la propriété privée. La faute «originelle» devient ainsi de nature sociale et non pas de nature métaphysique. La responsabilité, mystérieuse, indirecte et lointaine devient claire, proche et directe.

Dans les utopies le démon est nommé et identifié: il s'agit d'un démon social ou si l'on préfère anti-social: la propriété privée. Et ce démon et ce mal, qui dans le domaine religieux, étaient magiquement éliminés et exorcisés par le baptême, sont encore magiquement éliminés dans le récit utopique, qui par décret élimine la propriété privée de la cité idéale.

Ce bref parcours a voulu nous montrer comment le récit utopique, qui est un récit foncièrement littéraire, est tissé sur un espace neutre et sur un temps neutralisé, et par conséquent il devient un lieu privilégié pour la manifestation de l'imaginaire mythique et symbolique de l'homme.

L'utopie prétend être: une recherche de l'identité perdue, une recreation du temps non périssable et de l'espace vivable, une recherche de la vie en plénitude. Et tout cela elle le prétend par l'imaginaire, cette faculté «compensatrice». C'est pourquoi l'utopie n'est que la reconstruction sublimée de la réalité.

RAMIRO MARTÍN HERNÁNDEZ
Universidad de Extremadura

84. Cf. *La Basiliade, La cité du Soleil*; cf. aussi Fourier.

85. On peut lire chez Campanella: «No existe la esclavitud, porque no sólo se bastan, sino que se sobran a sí mismos. Lo que no ocurre entre nosotros, porque de los trescientos mil habitantes que tiene Nápoles, no llegan ni a cincuenta mil los que trabajan; y éstos trabajan tanto, que arruinan su salud, mientras que los vagos enferman igualmente en la ociosidad, el vicio, la lascivia y la usura, corrompiendo a su vez a otros muchos, a los que tiene sometidos a servidumbre o reducidos a la mayor miseria, y a los que contagian su depravación. Con lo que no hay nadie que provea debidamente a las necesidades públicas....», p. 64.